

Qu'on lui livre Psyché; qu'elle tâche à lui plaire :
Tel est l'arrêt du Sort, de l'Amour et des Dieux.

Menez-la sur un roc, au haut d'une montagne,
En des lieux où l'attend le monstre son époux ;
Qu'une pompe funèbre en ces lieux l'accompagne,
Car elle doit mourir pour ses sœurs et pour vous.

Je laisse à juger l'étonnement et l'affliction que cette réponse causa. Livrer Psyché aux désirs d'un monstre! y avoit-il de la justice à cela? Aussi les parents de la belle doutèrent long-temps s'ils obéiroient. D'ailleurs, le lieu où il la falloit conduire n'avoit point été spécifié par l'oracle. De quel mont les dieux vouloient-ils parler? Étoit-il voisin de la Grèce ou de la Scythie? Étoit-il situé sous l'Ourse, ou dans les climats brûlants de l'Afrique? car on dit que dans cette terre il y a toutes sortes de monstres. Le moyen de se résoudre à laisser une beauté délicate sur un rocher, entre des montagnes et des précipices, à la merci de tout ce qu'il y a de plus épouvantable dans la nature? Enfin comment rencontrer cet endroit fatal? C'est ainsi que les bonnes gens cherchoient des raisons pour garder leur fille; mais elle-même leur représenta la nécessité de suivre l'oracle.

Je dois mourir, dit-elle à son père, et il n'est pas juste qu'une simple mortelle, comme je suis, entre en parallèle avec la mère de Cupidon : que gagneriez-vous à lui résister? Votre désobéissance nous attireroit une peine encore plus grande. Quelle que puisse être mon aventure, j'aurai lieu de me

consoler quand je ne vous serai plus un sujet de larmes. Défaites-vous de cette Psyché sans que votre vieillesse serait heureuse : souffrez que le ciel punisse une ingrate pour qui vous n'avez eu que trop de tendresse, et qui vous récompense si mal des inquiétudes et des soins que son enfance vous a donnés.

Tandis que Psyché parloit à son père de cette sorte, le vieillard la regardoit en pleurant, et ne lui répondoit que par des soupirs : mais ce n'étoit rien en comparaison du désespoir où étoit la mère. Quelquefois elle couroit par les temples tout échevelée; d'autres fois elle s'emportoit en blasphèmes contre Vénus; puis, tenant sa fille embrassée, protestoit de mourir plutôt que de souffrir qu'on la lui ôtât pour l'abandonner à un monstre. Il fallut pourtant obéir.

En ce temps-là les oracles étoient maîtres de toutes choses : on couroit au-devant de son malheur propre, de crainte qu'ils ne fussent trouvés menteurs, tant la superstition avoit de pouvoir sur les premiers hommes! La difficulté n'étoit donc plus que de savoir sur quelle montagne il falloit conduire Psyché.

L'infortunée fille éclaircit encore ce doute. Qu'on me mette, dit-elle, sur un chariot, sans cocher ni guide, et qu'on laisse aller les chevaux à leur fantaisie : le sort les guidera infailliblement au lieu ordonné.

Je ne veux pas dire que cette belle, trouvant

à tout des expédients, fût de l'humeur de beaucoup de filles, qui aiment mieux avoir un méchant mari que de n'en point avoir du tout. Il y a de l'apparence que le désespoir, plutôt qu'autre chose, lui faisoit chercher ces facilités.

Quoi que ce soit, on se résout à partir : on fait dresser un appareil de pompe funèbre, pour satisfaire à chaque point de l'oracle. On part enfin ; et Psyché se met en chemin sous la conduite de ses parents. La voilà sur un char d'ébène, une urne auprès d'elle, la tête penchée sur sa mère, son père marchant à côté du char, et faisant autant de soupirs qu'il faisoit de pas : force gens à la suite, vêtus de deuil ; force ministres de funérailles ; force sacrificateurs portant de longs vases et de longs cornets dont ils entonnoient des sons fort lugubres. Les peuples voisins, étonnés de la nouveauté d'un tel appareil, ne savoient que conjecturer. Ceux chez qui le convoi passoit l'accompagnoient par honneur jusqu'aux limites de leur territoire, chantant des hymnes à la louange de Psyché leur jeune déesse, et jonchant de roses tout le chemin, bien que les maîtres de cérémonies leur criassent que c'étoit offenser Vénus : mais quoi ! les bonnes gens ne pouvoient retenir leur zèle.

Après une traite de plusieurs jours, lorsque l'on commençoit à douter de la vérité de l'oracle, on fut étonné qu'en côtoyant une montagne fort élevée, les chevaux, bien qu'ils fussent frais et nouveau repus, s'arrêtèrent court ; et, quoi qu'on pût

faire, ils ne voulurent point passer outre. Ce fut là que se renouvelèrent les cris ; car on jugea bien que c'étoit le mont qu'entendoit l'oracle.

Psyché descendit du char ; et, s'étant mise entre l'un et l'autre de ses parents, suivie de la troupe, elle passa par-dedans un bois assez agréable, mais qui n'étoit pas de longue étendue. A peine eurent-ils fait quelque mille pas, toujours en montant, qu'ils se trouvèrent entre des rochers habités par des dragons de toute espèce. A ces hôtes près, le lieu se pouvoit bien dire une solitude, et la plus effroyable qu'on pût trouver : pas un seul arbre, pas un brin d'herbe, point d'autre couvert que ces rocs, dont quelques-uns avoient des pointes qui avançoient en forme de voûte, et qui, ne tenant presque à rien, faisoient appréhender à nos voyageurs qu'elles ne tombassent sur eux. D'autres se trouvoient creusés en beaucoup d'endroits par la chute des torrents ; ceux-ci servoient de retraite aux hydres, animal fort familier en cette contrée.

Chacun demeura si surpris d'horreur, que, sans la nécessité d'obéir au sort, on s'en fût retourné tout court. Il fallut donc gagner le sommet, malgré qu'on en eût : plus on alloit en avant, plus le chemin étoit escarpé. Enfin, après beaucoup de détours, on se trouva au pied d'un rocher d'énorme grandeur, lequel étoit au faite de la montagne, et où l'on jugea qu'il falloit laisser l'infortunée fille.

De représenter à quel point l'affliction se trouva
montée, c'est ce qui surpasse mes forces :

L'éloquence elle-même, impuissante à le dire,
Confesse que ceci n'est point de son empire;
C'est au silence seul d'exprimer les adieux
Des parents de la belle, au partir de ces lieux.
Je ne décrirai point ni leur douleur amère,
Ni les pleurs de Psyché, ni les cris de sa mère,
Qui, du fond des rochers renvoyés dans les airs,
Firent de bout en bout retentir ces déserts.
Elle plaint de son sang la cruelle aventure,
Implore le soleil, les astres, la nature;
Croit fléchir par ses cris les auteurs du destin :
Il lui faut arracher sa fille de son sein.
Après mille sanglots enfin on les sépare :
Le Soleil, las de voir ce spectacle barbare,
Précipite sa course; et, passant sous les eaux,
Va porter la clarté chez des peuples nouveaux.
L'horreur de ces déserts s'accroît par son absence :
La nuit vient sur un char conduit par le Silence;
Il amène avec lui la crainte en l'univers.

La part qu'en eut Psyché ne fut pas des moindres. Représentez-vous une fille qu'on a laissée seule en des déserts effroyables, et pendant la nuit. Il n'y a point de conte d'apparitions et d'esprits qui ne lui revienne dans la mémoire : à peine ose-t-elle ouvrir la bouche afin de se plaindre. En cet état, et mourant presque d'appréhension, elle se sentit enlever dans l'air. D'abord elle se tint pour perdue, et crut qu'un démon l'alloit emporter en des lieux d'où jamais on ne la verroit revenir : cependant c'étoit le Zéphyre, qui incontinent la tira de peine, et lui dit l'ordre qu'il avoit de l'en-

lever de la sorte, et de la mener à cet époux dont parloit l'oracle, et au service duquel il étoit. Psyché se laissa flatter à ce que lui dit le Zéphyre; car c'est un dieu des plus agréables. Ce ministre, aussi fidèle que diligent, des volontés de son maître, la porta au haut du rocher. Après qu'il lui eut fait traverser les airs avec un plaisir qu'elle auroit mieux goûté dans un autre temps, elle se trouva dans la cour d'un palais superbe. Notre héroïne, qui commençoit à s'accoutumer aux aventures extraordinaires, eut bien l'assurance de contempler ce palais à la clarté des flambeaux qui l'environnoient; toutes les fenêtres en étoient bordées. Le firmament, qui est la demeure des dieux, ne parut jamais si bien éclairé.

Tandis que Psyché considéroit ces merveilles, une troupe de nymphes la vint recevoir jusque par-delà le perron; et, après une inclination très-profonde, la plus apparente lui fit une espèce de compliment, à quoi la belle ne s'étoit nullement attendue. Elle s'en tira pourtant assez bien. La première chose fut de s'enquérir du nom de celui à qui appartenoient des lieux si charmants : et il est à croire qu'elle demanda de le voir. On ne lui répondit là-dessus que confusément : puis ces nymphes la conduisirent en un vestibule d'où l'on pouvoit découvrir, d'un côté les cours, et de l'autre côté les jardins. Psyché le trouva proportionné à la richesse de l'édifice. De ce vestibule on la fit passer en des salles que la magnificence elle-même

avoit pris la peine d'orner, et dont la dernière enchérissait toujours sur la précédente. Enfin cette belle entra dans un cabinet, où on lui avoit préparé un bain. Aussitôt ces nymphes se mirent en devoir de la déshabiller et de la servir. Elle fit d'abord quelque résistance, et puis leur abandonna toute sa personne. Au sortir du bain, on la revêtit d'habits nuptiaux : je laisse à penser quels ils pouvoient être, et si l'on y avoit épargné les diamants et les pierreries ; il est vrai que c'étoit ouvrage de fée, lequel d'ordinaire ne coûte rien. Ce ne fut pas une petite joie pour Psyché de se voir si brave, et de se regarder dans les miroirs dont le cabinet étoit plein.

Cependant on avoit mis le couvert dans la salle la plus prochaine. Il y fut servi de l'ambrosie en toutes les sortes. Quant au nectar, les Amours en furent les échantons. Psyché mangea peu. Après le repas, une musique de luths et de voix se fit entendre à l'un des coins du plafond, sans qu'on vît ni chantres ni instruments ; musique aussi douce et aussi charmante que si Orphée et Amphion en eussent été les conducteurs. Parmi les airs qui furent chantés, il y en eut un qui plut particulièrement à Psyché. Je vais vous en dire les paroles, que j'ai mises en notre langue au mieux que j'ai pu :

Tout l'univers obéit à l'Amour ;
Belle Psyché, soumettez-lui votre ame.
Les autres dieux à ce dieu font la cour,

Et leur pouvoir est moins doux que sa flamme.
Des jeunes cœurs c'est le suprême bien :
Aimez, aimez ; tout le reste n'est rien.

Sans cet Amour, tant d'objets ravissans,
Lambris dorés, bois, jardins et fontaines,
N'ont point d'appas qui ne soient languissans,
Et leurs plaisirs sont moins doux que ses peines.
Des jeunes cœurs c'est le suprême bien :
Aimez, aimez ; tout le reste n'est rien.

Dès que la musique eut cessé, on dit à Psyché qu'il étoit temps de se reposer. Il lui prit alors une petite inquiétude, accompagnée de crainte, et telle que les filles l'ont d'ordinaire le jour de leurs noces, sans savoir pourquoi. La belle fit toutefois ce que l'on voulut. On la met au lit, et on se retire. Un moment après, celui qui en devoit être le possesseur arriva, et s'approcha d'elle. On n'a jamais su ce qu'ils se dirent, ni même d'autres circonstances bien plus importantes que celle-là : seulement a-t-on remarqué que le lendemain les nymphes rioient entre elles, et que Psyché rougissoit en les voyant rire. La belle ne s'en mit pas fort en peine, et n'en parut pas plus triste qu'à l'ordinaire.

Pour revenir à la première nuit de ces noces, la seule chose qui l'embarrassoit étoit que son mari l'avoit quittée devant qu'il fût jour, et lui avoit dit que pour beaucoup de raisons il ne vouloit pas être connu d'elle, et qu'il la prioit de renoncer à la curiosité de le voir. Ce fut ce qui lui en donna davantage. Quelles peuvent être ces raisons ? disoit

en soi-même la jeune épouse ; et pourquoi se cache-t-il avec tant de soin ? Assurément l'oracle nous a dit vrai , quand il nous l'a peint comme quelque chose de fort terrible : si est - ce qu'au toucher et au son de voix il ne m'a semblé nullement que ce fût un monstre. Toutefois les dieux ne sont pas menteurs ; il faut que mon mari ait quelque défaut remarquable : si cela étoit , je serois bien malheureuse. Ces réflexions tempérèrent pour quelques moments la joie de Psyché. Enfin elle trouva à propos de n'y plus penser , et de ne point corrompre elle-même les douceurs de son mariage.

Dès que son époux l'eut quittée , elle tira les rideaux : à peine le jour commençoit à poindre. En l'attendant , notre héroïne se mit à rêver à ses aventures , particulièrement à celles de cette nuit. Ce n'étoient pas véritablement les plus étranges qu'elle eût courues ; mais elle en revenoit toujours à ce mari qui ne vouloit point être vu. Psyché s'enfonça si avant dans ses rêveries , qu'elle en oublia ses ennuis passés , les frayeurs du jour précédent , les adieux de ses parents , et ses parents mêmes ; et là-dessus elle s'endormit. Aussitôt le songe lui représente son mari sous la forme d'un jeune homme de quinze à seize ans , beau comme l'Amour , et qui avoit toute l'apparence d'un dieu. Transportée de joie , la belle l'embrasse : il veut s'échapper , elle crie ; mais personne n'accourt au bruit. Qui que vous soyez , dit-elle , et vous ne sauriez être qu'un dieu , je vous tiens , ô charmant époux ! et je vous

verrai tant qu'il me plaira. L'émotion l'ayant éveillée , il ne lui demeura que le souvenir d'une illusion agréable ; et , au lieu d'un jeune mari , la pauvre Psyché ne voyant en cette chambre que des dorures , ce qui n'étoit pas ce qu'elle cherchoit , ses inquiétudes recommencèrent. Le sommeil eut encore une fois pitié d'elle ; il la replongea dans les charmes de ses pavots , et la belle acheva ainsi la première nuit de ses noces.

Comme il étoit déjà tard , les nymphes entrèrent , et la trouvèrent encore tout endormie. Pas une ne lui en demanda la raison , ni comment elle avoit passé la nuit , mais bien si elle se vouloit lever , et de quelle façon il lui plaisoit qu'on l'habillât. En disant cela , on lui montre cent sortes d'habits , la plupart très-riches. Elle choisit le plus simple , se lève , se fait habiller avec précipitation , et témoigne aux nymphes une impatience de voir les raretés de ce beau séjour. On la mène donc en toutes les chambres : il n'y a point de cabinet ni d'arrière-cabinet qu'elle ne visite , et où elle ne trouve un nouveau sujet d'admiration. De là elle passe sur des balcons , et de ces balcons les nymphes lui font remarquer l'architecture de l'édifice , autant qu'une fille est capable de la concevoir. Elle se souvient qu'elle n'a pas assez regardé de certaines tapisseries. Elle rentre donc , comme une jeune personne qui voudroit tout voir à la fois , et qui ne sait à quoi s'attacher. Les nymphes avoient assez de peine à la suivre , l'avidité de ses yeux la faisant

courir sans cesse de chambre en chambre, et considérer à la hâte les merveilles de ce palais, où, par un enchantement prophétique, ce qui n'étoit pas encore et ce qui ne devoit jamais être se rencontroit.

On fit ses murs d'un marbre aussi blanc que l'albâtre.
 Les dedans sont ornés d'un porphyre luisant.
 Ces ordres dont les Grecs nous ont fait un présent,
 Le dorique sans fard, l'élégant ionique,
 Et le corinthien superbe et magnifique,
 L'un sur l'autre placés, élèvent jusqu'aux cieux
 Ce pompeux édifice où tout charme les yeux.
 Pour servir d'ornement à ses divers étages,
 L'architecte y posa les vivantes images
 De ces objets divins, Cléopâtre, Phrynés,
 Par qui sont les héros en triomphe menés.
 Ces fameuses beautés dont la Grèce se vante,
 Celles que le Parnasse en ses fables nous chante,
 Ou de qui nos romans font de si beaux portraits,
 A l'envi, sur le marbre étaloient leurs attraits.
 L'enchanteresse Armide, héroïne du Tasse,
 A côté d'Angélique avoit trouvé sa place.
 On y voyoit surtout Hélène au cœur léger,
 Qui causa tant de maux pour un prince berger.
 Psyché dans le milieu voit aussi sa statue,
 De ces reines des cœurs pour reine reconnue,
 La belle à cet aspect s'applaudit en secret,
 Et n'en peut détacher ses beaux yeux qu'à regret.
 Mais on lui montre encor d'autres marques de gloire :
 Là ses traits sont de marbre, ailleurs ils sont d'ivoire.
 Les disciples d'Arachne, à l'envi des pinceaux,
 En ont aussi formé de différents tableaux.
 Dans l'un on voit les Ris divertir cette belle ;
 Dans l'autre, les Amours dansent à l'entour d'elle :
 Et, sur cette autre toile, Euphrosine et ses sœurs
 Ornent ses blonds cheveux de guirlandes de fleurs.

Enfin, soit aux couleurs, ou bien dans la sculpture,
 Psyché dans mille endroits rencontre sa figure ;
 Sans parler des miroirs et du cristal des eaux,
 Que ses traits imprimés font paroître plus beaux.

Les endroits où la belle s'arrêta le plus, ce furent les galleries. Là les raretés, les tableaux, les bustes, non de la main des Apelles et des Phidias, mais de la main même des fées, qui ont été les maîtresses de ces grands hommes, composoient un amas d'objets qui éblouissoit la vue, et qui ne laissoit pas de lui plaire, de la charmer, de lui causer des ravissements, des extases ; en sorte que Psyché, passant d'une extrémité en une autre, demeura long-temps immobile, et parut la plus belle statue de ces lieux.

Des galleries elle repasse encore dans les chambres, afin d'en considérer les richesses, les précieux meubles, les tapisseries de toutes les sortes, et d'autres ouvrages conduits par la fille de Jupiter. Surtout on voyoit une grande variété dans ces choses, et dans l'ordonnance de chaque chambre : colonnes de porphyre aux alcoves ; (ne vous étonnez pas de ce mot d'alcove : c'est une invention moderne, je vous l'avoue ; mais ne pouvoit-elle pas être dès-lors en l'esprit des fées ? et ne seroit-ce point de quelque description de ce palais que les Espagnols, les Arabes, si vous voulez, l'auroient prise ¹ ?) les chapiteaux de ces colonnes étoient

¹ La Fontaine se trompe : les Espagnols et les Arabes n'avoient pas besoin de recourir aux fées pour imaginer les alcoves. Les anciens les connoissoient : on en pratiquoit presque toujours dans les chambres à coucher de l'*hibernaculum*, ou

d'airain de Corinthe pour la plupart. Ajoutez à cela les balustres d'or. Quant aux lits, ou c'étoit broderie de perles, ou c'étoit un travail si beau, que l'étoffe n'en devoit pas être considérée. Je n'oublierai pas, comme on peut penser, les cabinets, et les tables de pierreries; vases singuliers et par leur matière et par l'artifice de leur gravure; enfin de quoi surpasser en prix l'univers entier. Si j'entreprendois de décrire seulement la quatrième partie de ces merveilles, je me rendrais sans doute importun; car à la fin on s'ennuie de tout, et des belles choses comme du reste.

Je me contenterai donc de parler d'une tapisserie relevée d'or, laquelle on fit remarquer principalement à Psyché, non tant pour l'ouvrage, quoiqu'il fût rare, que pour le sujet. La tenture étoit composée de six pièces.

Dans la première on voyoit un chaos,
Masse confuse, et de qui l'assemblage
Faisoit lutter contre l'orgueil des flots
Des tourbillons d'une flamme volage.

appartement d'hiver. Le nom d'une alcove étoit *zotheca*; on les construisoit en bois de citron, et on les ornoit de bronze et d'écaillés de tortues. On a trouvé des alcoves antiques à la Villa Adriani et à la Villa Pompeii. (Voyez Plin. jun., lib. II, epist. 17.—Plin., *Hist. nat.*, lib. XVI, cap. 23.—Félibien des Avaux, *les plans et les descriptions de deux des plus belles maisons de campagne de Plin le consul*, 1699, in-12, Paris, p. 22 et 112. *Le palais de Scæurus*, 1819, in-8°, p. 76.) Ce qui a trompé La Fontaine, c'est que l'usage des alcoves en France paroît être peu ancien. J'ai lu dans les mémoires manuscrits intitulés *les Historiettes* que la célèbre madame de Rambouillet fut la première qui construisit dans son hôtel un alcove à Paris. J'ignore jusqu'à quel point ce fait est exact. Cet usage nous est venu d'Espagne. Le mot *alcove* vient du mot espagnol *alcoba*, lui-même dérivé du mot arabe *al-cobba*, qui signifie un dôme, ou toute construction en forme de voûte. (W).

Non loin de là, dans un même monceau,
L'air gémissoit sous le poids de la terre:
Ainsi le feu, l'air, la terre, avec l'eau,
Entretenoient une cruelle guerre.

Que fait l'Amour? volant de bout en bout,
Ce jeune enfant, sans beaucoup de mystère,
En badinant vous débrouille le tout,
Mille fois mieux qu'un sage n'eût su faire.

Dans la seconde, un Cyclope amoureux,
Pour plaire aux yeux d'une nymphe jolie,
Se démêloit la barbe et les cheveux;
Ce qu'il n'avoit encor fait de sa vie.

En se moquant la nymphe s'enfuyoit:
Amour l'atteint; et l'on voyoit la belle,
Qui, dans un bois, le Cyclope prioit
Qu'il l'excusât d'avoir été rebelle.

Dans la troisième, Cupidon paroissoit assis sur un char tiré par des tigres. Derrière ce char un petit Amour menoit en laisse quatre grands dieux, Jupiter, Hercule, Mars et Pluton; tandis que d'autres enfants les chassoient, et les faisoient marcher à leur fantaisie. La quatrième et la cinquième représentoient en d'autres manières la puissance de Cupidon. Et dans la sixième ce dieu, quoiqu'il eût sujet d'être fier des dépouilles de l'univers, s'inclinoit devant une personne de taille parfaitement belle, et qui témoignoit à son air une très-grande jeunesse. C'est tout ce qu'on en pouvoit juger, car on ne lui voyoit point le visage; et elle avoit alors la tête tournée, comme si elle eût voulu se débar-

rasser d'un nombre infini d'Amours qui l'environnoient. L'ouvrier avoit peint le dieu dans un grand respect, tandis que les Jeux et les Ris, qu'il avoit amenés à sa suite, se moquoient de lui en cachette, et se faisoient signe du doigt que leur maître étoit attrapé. Les bordures de cette tapisserie étoient toutes pleines d'enfants qui se jouoient avec des massues, des foudres et des tridents; et l'on voyoit en beaucoup d'endroits pendre pour trophées force bracelets et autres ornements de femmes.

Parmi cette diversité d'objets, rien ne plut tant à la belle que de rencontrer partout son portrait, ou bien sa statue, ou quelque autre ouvrage de cette nature. Il sembloit que ce palais fût un temple, et Psyché la déesse à qui il étoit consacré. Mais de peur que le même objet, se présentant si souvent à elle ne lui devînt ennuyeux, les fées l'avoient diversifié, comme vous savez que leur imagination est féconde. Dans une chambre elle étoit représentée en amazone; dans une autre, en nymphe, en bergère, en chasseresse, en grecque, en persane, en mille façons différentes, et si agréables que cette belle eut la curiosité de les éprouver, un jour l'une, un autre jour l'autre, plus par divertissement et par jeu que pour en tirer aucun avantage, sa beauté se soutenant assez d'elle-même. Cela se passoit toujours avec beaucoup de satisfaction de sa part, force louanges de la part des nymphes, un plaisir extrême de la part du monstre, c'est-à-dire de son époux, qui avoit mille moyens de la con-

templer sans qu'il se montrât. Psyché se fit donc impératrice, simple bergère, ce qu'il lui plut. Ce ne fut pas sans que les nymphes lui dissent qu'elle étoit belle en toutes sortes d'habits, et sans qu'elle-même se le dît aussi. Ah! si mon mari me voyoit parée de la sorte! s'écrioit-elle souvent étant seule. En ce moment-là son mari la voyoit peut-être de quelque endroit d'où il ne pouvoit être vu; et, outre le plaisir de la voir, il avoit celui d'apprendre ses plus secrètes pensées, et de lui entendre faire un souhait où l'amour avoit pour le moins autant de part que la bonne opinion de soi-même. Enfin il ne se passa presque point de jour que Psyché ne changeât d'ajustement. Changer d'ajustement tous les jours! s'écria Acante; je ne voudrois point d'autre paradis pour nos dames. On avoua qu'il avoit raison, et il n'y en eut pas un dans la compagnie qui ne souhaitât un pareil bonheur à quelque femme de sa connaissance. Cette réflexion étant faite, Polyphile reprit ainsi :

Notre héroïne passa presque tout ce premier jour à voir le logis : sur le soir elle s'alla promener dans les cours et dans les jardins, d'où elle considéra quelque temps les diverses faces de l'édifice, sa majesté, ses enrichissements et ses graces, la proportion, le bel ordre et la correspondance de ses parties. Je vous en ferois la description si j'étois plus savant dans l'architecture que je ne suis. A ce défaut, vous aurez recours au palais d'Apollidon ou bien à celui d'Armide; ce m'est tout un. Quant